

bornée à l'ouest par un pays aussi montagneux que celui qu'on a laissé à l'est.

Parvenu sur les bords du Campbell-River, éloigné de treize milles de la vallée de Sidmouth, le gouverneur fut enchanté de la perspective qui s'offrit à lui; c'était une plaine fertile, entrecoupée de terrains qui s'élevaient en pentes douces. La hauteur des rives et la largeur du Campbell-River donnent lieu de penser que le volume de ses eaux doit être très-considérable; la sécheresse extraordinaire qui avait probablement régné depuis trois ans à l'ouest des montagnes, de même que dans la colonie à l'est, avait tellement diminué cette rivière, que dans ce moment elle ressemblait plus à une chaîne d'étangs qu'à un courant d'eau continu. On y trouva beaucoup d'ornithorhynques. Le sol est excellent, et l'herbe très-abondante sur ses deux rives. Le lin sauvage y était très-commun.

Un pont était déjà jeté sur le Campbell-River; on parcourt pendant sept milles des plaines superbes, et ensuite s'ouvrent les vastes plaines de Bathurst, qui ont onze milles de longueur, et sont bornées des deux côtés par des coteaux en pente douce et peu boisés. Le Macquarie serpente dans cette fertile campagne: l'œil suit son cours jusqu'à perte de vue, guidé par la belle verdure des ar-

bres qui croissent sur ses bords, et qui sont les seuls que l'on aperçoive dans la plaine, dont la surface unie et nue ferait croire que l'on voit un pays cultivé.

Le gouverneur et sa suite y arrivèrent le 4 de mai, et campèrent sur la rive gauche ou méridionale du Macquarie; il fit des excursions de différens côtés, et le 7 désigna un emplacement pour bâtir une ville à laquelle il donna le nom de Bathurst: il le choisit assez élevé pour n'être pas sujet aux inondations, et en même temps assez rapproché des bords de la rivière, pour en retirer tous les avantages possibles. La ville sera au milieu du pays le plus fertile que l'on puisse imaginer, mais médiocrement boisé; on n'y découvrit dans cette première visite ni houille, ni pierre calcaire. Le mâit de pavillon érigé sur l'emplacement de la cité future, est situé par  $33^{\circ} 24'$  de latitude sud, et  $149^{\circ} 29'$  de longitude à l'est de Greenwich; il est à 95 milles en ligne directe à l'ouest-nord-ouest de Sydney. C'est là que se termine le chemin fait par M. Cox. Le gouverneur, après avoir envoyé au sud-ouest M. Evans avec un détachement et une provision de vivres pour un mois, reprit le chemin de Sydney; il y fut de retour dans les premiers jours de juin: le 10 il publia un rapport officiel de son excursion, et indiqua les endroits où l'on pourrait s'arrêter et

trouver de bons pâturages en allant des plaines de l'Emeu à Bathurst.

M. Evans était allé fort loin à l'ouest ; après avoir traversé un pays de plaines, entrecoupé de collines et peu boisé, il était arrivé sur les bords d'une rivière qu'il avait nommée le Lachlan ; l'ayant suivie quelques temps, il vit qu'elle se dirigeait au nord-ouest. Le point où il s'arrêta, est à soixante-six milles ou vingt-deux lieues de Bathurst.

Le résultat de ce voyage donna lieu à l'expédition dont M. Oxley fut chargé. Le ministère anglais manda le 18 avril 1816, au gouverneur, de faire soigneusement reconnaître le pays à l'ouest des montagnes Bleues, et suivre le cours du Lachlan. En conséquence le général Macquarie remit à M. Oxley, le 24 mars 1817, des instructions qui lui prescrivaient de faire des observations astronomiques et météorologiques, de noter exactement le cours des montagnes et des rivières, et les diverses productions du pays, et de décrire les tribus sauvages, enfin de tenir un journal exact de ses opérations. M. Oxley avait pour second M. Evans : on leur adjoignit onze autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient deux botanistes, un minéralogiste, un constructeur de navires, un maître d'équipage, un maréchal ferrant, un boucher, un sellier, un aide arpenteur. La troupe était

munie d'instrumens, approvisionnée de vivres pour cinq mois, et fournie de chevaux pour porter les provisions et le bagage. On espérait arriver à la côte par le Lachlan.

Le 6 avril M. Oxley partit de Sydney ; le 14 il arriva sans peine à Bathurst. « Déjà ce lieu était bien changé depuis deux ans que je l'avais vu, dit M. Oxley : la main industrieuse de l'homme a déjà embelli l'ouvrage de la nature ; on a construit une maison pour l'inspecteur ; les terrains appartenant au gouvernement ont été entourés de palissades. Les monceaux de grain montraient que la récolte avait amplement payé les travaux auxquels on s'était livré pour l'obtenir ; le bon état des bœufs et des moutons, prouvait que ces vastes plaines et ces coteaux peu boisés convenaient parfaitement pour le pâturage du bétail, notamment des moutons. L'imagination anticipait avec plaisir l'époque à laquelle ces campagnes écartées seraient couvertes de troupeaux, dont les riches toisons contribueraient puissamment à la prospérité de cet établissement.

« Le sol dans le voisinage de Bathurst est composé d'une couche de terre végétale, légère et noire, profonde de six pouces, qui repose sur un lit de sable épais de dix-huit pouces, assez maigre et mêlé de petits cailloux ; au-dessous on trouve une argile forte. La surface des coteaux

est couverte de petit gravier : le sol y est léger et sablonneux ; au-dessous est l'argile ; le long de la rivière le terrain est évidemment formé par les dépôts entraînés des collines et des vallées. La roche est un granit grossier.

Le lundi 20 le détachement se mit en route au sud-ouest pour le Lachlan-River. En route on souffrit beaucoup du froid : pendant les nuits il gela ; le thermomètre à six heures du matin n'était qu'à 26° (2° 66—0). On n'avait pas été accoutumé le long de la côte à une température si basse et si variable ; en vingt-quatre heures elle avait éprouvé une différence de vingt degrés en moins.

En avançant on traversa un canton boisé, entrecoupé de collines et borné par des hautes montagnes qui forment la séparation entre le Lachlan et le Macquarie ; du haut des montagnes on jouissait d'une vue très-étendue. Une petite rivière avait reçu le nom de Limestone-Creek, (crique de la pierre calcaire), parce que l'on avait vu pour la première fois sur ses bords cette roche que l'on désirait ardemment de rencontrer. Avant d'arriver à cette rivière, l'on avait traversé un petit coin de terre stérile et parsemé d'éclats de schiste.

Le 25 on descendit de hauteurs couvertes de forêts d'eucalyptus, pour entrer dans une plaine peu fertile, qui conduisit sur les bords du La-

chlan : cette rivière était extrêmement gonflée, et coulait avec rapidité ; ses rives étaient escarpées. Des deux côtés le pays est plat, médiocrement boisé ; les arbres y sont petits : le sol est léger et gros ; mais assez mauvais sur les pointes de terre, hautes et saillantes que l'on aperçoit çà et là. Les plus grands arbres croissaient sur le bord de l'eau, et formaient des arcades sombres qui la cachaient. La largeur du Lachlan est dans cet endroit de 90 à 120 pieds.

Les provisions y avaient été envoyées à l'avance ; elles étaient gardées par une escouade de soldats. A peine M. Oxley fut-il descendu de cheval, qu'il aperçut un grand nombre de sauvages sur la rive opposée ; il réussit à leur persuader de traverser le fleuve ; il en vint une vingtaine à la nage. Ils tenaient tous à la main leur galengar ou hache de pierre ; en mettant pied à terre, ils les jetèrent aux pieds de blancs, pour leur faire voir que de même qu'eux ils étaient désarmés. On leur donna de la chair de kangorou ; ils repassèrent de l'autre côté, et allumèrent leurs feux. Ils étaient vigoureux, robustes et bien faits, et avaient de longues barbes. Plusieurs avaient des manteaux de peau de phalanger. Quelques-uns étaient allés à Bathurst, puisqu'ils répétèrent des mots anglais et qu'ils comprirent sans peine toutes les questions qu'on leur adressa.

D'après les observations que l'on fit, le Dépôt était situé par  $35^{\circ} 40'$  de latitude sud, et  $148^{\circ} 21'$  à l'est de Greenwich, et à 600 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dès que les bateaux qui avaient été préparés eurent été chargés de vivres, on les fit partir à l'avance, et le 28 avril la troupe se mit en marche avec quatorze chevaux pour les rejoindre. On passa le Lewis's-Creek déjà reconnu par M. Evans : le pays ressemblait à celui que l'on avait déjà parcouru ; du sommet des hauteurs on découvrait des chaînes de montagnes dans le nord-ouest, tandis qu'au nord, à l'est et au sud on voyait un pays entrecoupé de collines, de vallées. Toute la contrée était couverte d'eucalyptus ; mais sur les cimes rocailleuses les plus proches croissait une espèce de cyprès : on trouva du minerai de fer.

Au-delà d'une petite rivière où le voyage de M. Evans s'était terminé, on voyagea dans une plaine basse, absolument nue, quelquefois coupée par des montagnes, et d'une uniformité ennuyeuse. On aperçut des traces de naturels. La marche des bateaux était souvent retardée par des arbres renversés au milieu du fleuve ; le long de ses bords l'herbe était haute, touffue et gênante pour les hommes et les chevaux : le cours de la rivière formait des sinuosités extrêmement brusques. Des marques firent connaître que

quelquefois ses eaux s'élevaient à 36 pieds au-dessus de leur niveau actuel : alors tout ce pays bas doit être inondé. Il ne peut convenir au bétail : le sol y est trop humide et trop maigre, et l'herbe trop grossière ; les buissons, les marais et les étangs y sont trop rapprochés les uns des autres, et trop entremêlés avec les espèces de bon terrain pour que l'on puisse espérer d'en tirer parti ; les arbres sont chétifs et de mauvaise qualité. Cependant si la terre ne vaut rien, du moins l'eau abonde en poissons excellents et très-gros. Le 7 mai on était par  $35^{\circ} 22'$  de latitude.

L'on continua jusqu'au 12 de mai à suivre les sinuosités du fleuve au milieu de ces plaines : le pays s'abaissait de plus en plus, et bientôt il se trouva de niveau avec les eaux ; celles-ci s'étant élevées de plusieurs pieds, cette crue subite causa une grande surprise, car il n'était pas tombé beaucoup de pluie depuis cinq semaines, et pas une goutte depuis huit jours. On avait reconnu aussi que sur une étendue de près cent cinquante milles, aucun affluent ne se joint au Lachlan à l'est. L'augmentation des eaux devait donc être occasionnée par des pluies abondantes dans les montagnes où cette rivière prend sa source.

M. Oxley monta sur une hauteur dont

le pied était baigné par les eaux ; la vue s'étendait sans obstacle de tous les côtés , notamment à l'ouest. Le pays dans cette direction était si bas qu'il ressemblait à un marais , les espaces dénués d'arbres étant plus généralement inondés que ceux où ils croissaient ; on apercevait quelques élévations à l'ouest : une chaîne basse de collines rocailleuses bornait les marais au nord et au sud ; de temps en temps il s'en détache des promontoires qui s'avancent dans la plaine.

La rivière se partageait en plusieurs branches , qui inondaient le pays à l'ouest et au nord-ouest ; de sorte que l'on ne pouvait aller plus loin de ce côté ; elle finissait même par se perdre au milieu des marais : jusqu'au point où l'on était , elle ne recevait le tribut d'aucune autre soit à droite , soit à gauche ; au contraire elle dissipait constamment le volume de ses eaux dans des étangs et des marécages.

Le sol de ces plaines immenses , nommées *Field's plains* , est généralement excellent comme on peut naturellement s'y attendre d'après les quantités de substances végétales que les débordemens de la rivière y accumulent. Elles sont dans quelques endroits plus basses que les rives du Lachlan ; le terrain en est mou , et les chevaux y marchent difficilement. • Si par malheur le temps eût été pluvieux , observe M. Oxley ,

nous n'eussions pas pu parvenir si loin par terre. Les chaînons de collines sont rocailleux et nus , et ne sont pas continus : ordinairement des marais les entourent. »

L'on eut le malheur de casser le baromètre dans cet endroit , le cheval qui portait les instrumens ayant jeté sa charge à bas en traversant les marécages. Cet accident contraria beaucoup les voyageurs , parce qu'il interrompit la suite d'observations par laquelle on espérait déterminer la hauteur du pays avec assez d'exactitude ; les dernières qu'on avait faites , plaçaient le point où l'on était à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer , par conséquent à 100 pieds plus bas que le Dépôt.

Depuis que la rivière s'était gonflée , l'on ne prenait plus de poisson ; l'on en fut dédommagé par des cygnes noirs que l'on tua. On n'était pas surpris de n'avoir rencontré des naturels que deux fois ; dans la saison humide il serait absolument impossible d'habiter au milieu de ces marais , et tout aussi difficile d'en sortir à temps à l'époque des débordemens. On apercevait quelquefois leurs feux sur les terrains élevés : on n'avait vu nulle part de traces d'un camp permanent ; cependant on avait trouvé dans plusieurs endroits sur le bord de la rivière des coquillages près de restes de feux. Il est probable qu'instruits par

l'expérience, ces sauvages préfèrent de chercher une subsistance précaire; mais sûre plutôt dans les montagnes et les chaînes de collines rocailleuses, que le long de ces lagunes et de ces marais qui abondent en poissons et en oiseaux aquatiques, où le danger d'être surpris par les crues subites des eaux contre-balance l'avantage de se procurer facilement des vivres.

L'impossibilité d'aller plus loin dans la direction du nord-ouest avec les bateaux fit prendre le parti, après mûre délibération, de les tirer à terre, de se débarrasser de tout ce dont on pouvait se passer, de continuer le voyage avec les chevaux sur lesquels on chargerait les vivres, et de marcher vers la côte dans la direction qui couperait tout courant d'eau qui naîtrait d'un partage du Lachlan en plusieurs bras.

On était retourné le 13 au point où la rivière se sépare en deux branches; on en fixa la position à 35° 15' sud, et 147° 16' est. Le 18 on commença la marche par terre au sud-ouest vers la côte. Dès qu'on se fut éloigné des bords de la rivière, le pays devint graduellement aride; il était d'abord bas et humide, et l'on rencontrait de grands étangs; ensuite il s'éleva. Au-delà d'une chaîne basse peu éloignée de la rivière, on arriva dans un pays uni: l'herbe était rare; on rencontrait çà et là des cyprès et des buissons de *mimosa*

*pendula*. En avançant on ne vit plus d'eau que dans des mares ou des creux de rochers: le sol était composé d'un sable rouge et léger, et d'argile dans les lieux plus bas. Le terrain avait été récemment brûlé; tout indiquait que depuis plusieurs mois il n'était pas tombé une goutte de pluie dans cette plaine; elle semblait former le fond d'un marais desséché. Les kangorou et les casoars avaient abandonné ce territoire de désolation. Les nuits étaient froides; il gela: les jours étaient chauds et sereins.

Le 23 mai on fit halte le long d'un ruisseau. On se reposa un jour entier; les chevaux se refirent des fatigues qu'ils avaient éprouvées en marchant à travers les buissons. Le pays semblait prendre un caractère montueux; on voyait des traces de kangorou et de casoars, et l'on découvrit une cabane abandonnée depuis peu de temps. Pendant les cinq jours précédens on n'avait aperçu qu'un seul naturel; il courait trop vite pour qu'on pût le joindre.

On se remit en marche le 25, et l'on arriva au pied d'une montagne qui se terminait à l'ouest par un escarpement rocailleux, de 300 pieds d'élévation perpendiculaire; c'est un caractère commun à toutes les hauteurs de cette contrée. La montagne reçut le nom de *Mont-Aiton*; on gravit

le sommet d'où la vue se promenait au loin sans obstacle. Le pays généralement uni s'élevait en plusieurs endroits en éminences à pentes douces, bornées du sud-ouest au nord-ouest par des chaînes basses et éloignées; la plus considérable fut nommée *Peel's-Range*: l'on distinguait à une distance de soixante-dix milles au moins le Mont-Granard. Du sud-ouest au nord-ouest en passant par le sud, on voyait des montagnes basses, isolées: quelques-unes dans l'est-sud-est paraissaient très-grandes; mais à raison de leur grande distance elles se montraient seulement à l'horizon. On ne découvrait pas un seul courant d'eau ni un seul feu dans la direction que l'on devait suivre. Il y en avait dans le nord-ouest, et on en discernait des traces près du lieu où l'on avait campé. Les habitans de ces solitudes sont sans doute peu nombreux; il est impossible que plus d'une famille y trouve de quoi subsister: s'il y en avait d'avantage, elles se feraient tort les unes aux autres. Les cabanes que l'on rencontra, semblaient en effet n'avoir pas contenu plus de six à huit individus. Comment vivre dans un pays absolument aride que les kangourous et les casoars ne fréquentent point, parce qu'ils y mourraient de faim! M. Oxley pense que ces plaines couvertes de broussailles deviennent des fondrières ou des

marais dans la saison des pluies, parce qu'elles doivent recevoir toutes les eaux des chaînes basses qui les environnent.

Les chevaux s'étaient écartés pour trouver de l'eau et de l'herbe; on ne les rattrapa tous que le 30. Dans le courses que l'on fit pour les chercher, on rencontra beaucoup de morceaux de minerai de fer en cailloux roulés; on vit les feux des naturels à très-peu de distance, et l'on aperçut un de ces sauvages à un demi-mille du camp: les chiens le poursuivirent; on eut beau l'appeler, il s'enfuit en courant de toutes ses forces: c'était un homme très-vigoureux; il avait au moins six pieds; sa barbe était longue et touffue; il n'avait aucune espèce d'arme. On découvrit dans un buisson un nid de casoar, où il y avait dix œufs. Tout le pays était couvert de broussailles embarrassées de plantes rampantes, d'où les chevaux n'avaient pas toujours pu se dépêtrer. Le botaniste planta dans cet endroit des pepins de coin, et des noyaux de pêche et d'abricot.

Après qu'on eut traversé une chaîne nommée *Jones's-Hills*, on rentra de nouveau dans une plaine aride; les arbres étaient clair-semés sur un sol sablonneux et rougeâtre: c'étaient principalement des cyprès. Il fallut ensuite se frayer un passage avec la hache à travers un bois touffu d'eucalyptus, entremêlés de plantes sarmenteuses et de

buissons d'acacias épineux. Il n'y avait ni eau ni herbe dans ce désert ; les hommes , les chevaux , les chiens étaient exténués : le temps était fort beau ; mais le vent élevait des tourbillons de sable dont on était presque aveuglé. Pendant la nuit il gela ; le thermomètre descendit à 24° (3° 55—0). Il fallut attacher les chevaux pour les empêcher de s'égarer. En sortant des broussailles , on se trouva dans un canton plus ouvert , mais aussi aride et aussi stérile que celui que l'on quittait. Le 1<sup>er</sup> juin on marcha vers l'extrémité sud-est du Peel's-Range. A midi on fut contraint de s'arrêter, parce que les chevaux ne pouvaient plus avancer avec leur charge ; il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de les en débarrasser, et d'aller chacun d'un côté différent pour chercher de l'eau , dont on était privé depuis près de trente-six heures.

On en trouva en quantité suffisante dans trois trous, sur les flancs du Peel's-Range ; ce secours fit grand bien aux hommes et aux chevaux : un de ces animaux était si épuisé par la fatigue et le besoin, qu'on eut beaucoup de peine à le conduire jusqu'au lieu où il pût s'abreuver. Mais il n'y avait d'autre herbe pour eux que de l'ira, sorte de graminée absolument desséchée. On n'aperçut d'autre gibier que des potorons, et plusieurs perroquets magnifiques.

Le 2 de juin on fut réduit à tuer le cheval

malade ; il avait déjà perdu l'usage de ses jambes de derrière : on ne voulut pas le laisser souffrir dans l'état déplorable où il était.

La perspective des voyageurs était fort triste. Parvenus à l'extrémité méridionale du Peel's-Range, ils grimperent sur une colline pour connaître la nature du pays ; au sud, au sud-ouest et à l'ouest, il ne leur présentait qu'une plaine unie, couverte de ces affreux buissons dont ils avaient déjà eu tant à souffrir. Dans le sud-est on voyait une chaîne de collines basses. En descendant, M. Oxley trouva qu'un autre cheval ne pouvait plus marcher ; tous semblaient si exténués de fatigue que tout ce que l'on pouvait espérer était de les voir aller quelques milles plus loin pour chercher de l'herbe et de l'eau. Comme le succès ultérieur du voyage dépendait entièrement de la force qu'ils auraient, on jugea qu'il convenait de les laisser reposer pendant quelques jours. Pendant cet intervalle, deux hommes envoyés le 4 à la découverte dans le sud-est, revinrent après avoir fait sept milles dans cette direction. Ils n'avaient pas pu pénétrer plus avant de ce côté ni au sud, à cause des broussailles touffues qui couvraient de toutes parts le terrain, et du manque absolu d'eau. On n'en avait pas trouvé davantage près du camp. Le sol était un sable rouge, léger